

Résister à la « iatrogenèse » ?

Peut-on encore, de nos jours, résister à la médicalisation de la vie ?

Alain Brossat, C'est, à cet égard, une expérience tout philosophe à fait singulière que de lire ou relire aujourd'hui *Némésis médicale – l'expropriation de la santé*, d'Ivan Illich, publié en 1975, un livre abondamment commenté en son temps, adressé à un large public ; un livre qui, surtout, exprimait alors une sensibilité critique répandue dans les pays développés, même si elle demeurait minoritaire ¹.

C'est en effet une sorte de stupeur mêlée d'incrédulité qui, aujourd'hui, saisit le lecteur de cet essai, comme s'il nous provenait d'un monde non seulement très éloigné, mais tout autre, une terre inconnue, un monde perdu – une sorte de Dinotopia de la santé, de la médecine, de la « vie ».

L'essayiste, au sommet de sa notoriété alors, y énonce un diagnostic qui nous est aujourd'hui devenu à peu près inaudible : notre temps est celui d'une « industrialisation » de la santé, d'une médicalisation intense de la vie ; les sociétés développées connaissent une véritable « invasion médicale », la médecine y est devenue « un atelier de réparation et d'entretien destiné à maintenir en état de fonctionnement l'homme usé par une production inhumaine ».

L'homme contemporain, dans ces sociétés, est devenu, de part en part, un « assisté » médical, nous nous y transformons en « un peuple consommateur de santé ». Cette nouvelle condition de dépendance à l'égard du dispositif médical renvoie à l'argument clé de cette apologétique de la médecine qui proclame que c'est à elle que nous devrions l'augmentation croissante de l'espérance de vie depuis le XVIII^e siècle. Or, soutient Illich, il n'en est rien : le premier des facteurs qu'il convient de mentionner ici est l'évolution de l'environnement général, incluant le mode de vie et des facteurs tels que le traitement des eaux, l'usage du savon, l'installation de fosses septiques... Pour le reste, les soins médicaux ne sont pas seulement inutiles, le plus souvent l'« impact négatif » de l'entreprise médicale « constitue l'une des épidémies les plus envahissantes de notre temps ».

La médicalisation de la société, de la vie, ce processus de « iatrogenèse » propre aux sociétés déve-

loppées, peut être définie comme une véritable « épidémie » : « c'est la médecine actuelle qui rend la société plus malsaine ». Mais c'est là, avec Illich, un « long discours » qui jette ses derniers feux : il nous est, aujourd'hui, devenu absolument étranger, non pas tant pour l'accord ou le désaccord qu'il susciterait, mais, plus radicalement : nous ne pouvons plus l'entendre que comme une « curiosité » issue d'un *topos* dont nous sommes radicalement séparés, comme le serait, disons, une argumentation en faveur du rétablissement de la torture dans le cadre des procédures judiciaires ou en faveur de la re-criminalisation des blasphèmes.

Illich écrit sur ce seuil où une *alternative globale* – culturelle et politique – à la mise en équivalence de la médicalisation de la société et à la défense et promotion de « la vie » *peut encore* être énoncée et promue et où une résistance à cette évolution peut encore être prônée. Une alternative devenue particulièrement inaudible aujourd'hui, pour autant qu'elle met l'accent sur un projet global de promotion de l'autonomie : « garantir aux gens plus de libertés pour faire les choses eux-mêmes », ce qui, en matière de santé, veut dire : résister à la surmédicalisation, prendre ses propres responsabilités face à la maladie, récuser le « soin-marchandise », concevoir que la « suppression institutionnelle » de la douleur crée des conditions de dépendance à l'appareil médical et pharmaceutique sans cesse accrues ; accepter la mort comme une dimension de la vie – bref, en matière de santé comme en toute autre, « respecter les ressources inattendues de l'action personnelle ».

L'enjeu philosophique de ce texte, de la disparition pour nous de ses *conditions mêmes de possibilité*, c'est la question du pli : (de) là où Illich écrit ce livre, il est encore possible d'être *pris au sérieux* lorsqu'on prononce des sentences telles que : « Il est de plus en plus difficile de vieillir dans l'indépendance (...) Que les médecins contemporains le veuillent ou non, ils se conduisent en prêtres, en magiciens et en agents du pouvoir politique » ; le pli, c'est ce au-delà de quoi un tel énoncé, de « discutable », c'est-à-dire ouvert à la discussion, se transforme en pure et sim-

§Conflit d'intérêts
§Corruption, lobbying
§Manipulation
§Médicament, firmes pharmaceutiques

ple excentricité, voire en symptôme d'une pathologie avérée. Le pli nous rend sensible à la question de l'irréversible : si les « verdicts » d'Illich à propos de cette « société morbide » qui exige une « médicalisation universelle » ont toutes les chances d'apparaître aux contemporains comme de pures vaticinations, c'est que nous sommes enveloppés par l'*irréversible* de la médicalisation et de son corollaire, le « droit à la vie ». Aujourd'hui, les propositions d'Illich sont vouées à appeler ce type d'objection : « Si vous êtes contre ce qui protège la vie *en premier lieu* (la médecine, les dispositifs de santé), c'est que vous êtes *contre la vie* ! Mais saurait-on être à ce point *nihiliste* ? »

Illich avance, dans *Némésis médicale*, diverses « propositions » qui, relues et réinterprétées aux conditions du « droit à la vie », apparaissent comme relevant d'un extrémisme extravagant confinant parfois à la perversité – alors même que l'esprit qui les inspire est celui d'une projet néo-libertaire fondé sur le redéploiement des enjeux de l'autonomie, soit un projet relevant distinctement d'une position philosophique et politique : dénonciation de la puissance croissante de la « bureaucratie », médicalisation de la vieillesse, de l'acharnement à faire vivre vieux, de l'abus des « dépistages » qui « transforment des gens se sentant bien portants en patients anxieux », conversion du malade en « matière première pour l'avancement de la science médicale », « aliénation de la douleur », promotion d'un « droit civique » à mourir sous traitement médical, élimination de la mort naturelle », etc.

Les paradigmes biopolitiques de la protection de la vie, de sa nécessaire mise sous tutelle sont devenus des données, des évidences si enveloppantes que la problématisation de l'opposition entre la disposition de soi-même par l'individu considérée comme une valeur éminente et cette présomption de la médecine qui la conduit à « engager une lutte pour le salut de l'humanité » apparaît sans objet. Tout se passe désormais comme si ces questions avaient été « réglées » par le procès de la civilisation, au même titre que celle des disettes, des épidémies de peste ou des guerres de religion (en Occident). Lorsque Illich énonce que plus se globalise la « médicalisation de la vie », plus la question de la maladie tend à se « dépolitiser », nos contemporains

ouvrent de grands yeux : *et en quoi diable la maladie serait une question politique ??!*

Une telle question a aujourd'hui à peu près autant de chance d'être entendue que la proposition (stoïcienne) qui affirmerait : la retraite (au sens contemporain du terme), ça sert à se *préparer à la mort*, se préparer à mourir *dignement* – au sens que Sénèque (par opposition à de Closets) donne à ce terme.

Illich dressait, il n'y a jamais que quelques décennies, une barricade contre la montée du paradigme médical dans toutes les sphères de la vie, un paradigme qui lui apparaissait proprement désastreux. Il y voyait en effet la marque, la cause et l'effet en même temps, du rétablissement d'un *état de minorité* des individus, là où les sociétés modernes avaient gravé à leur fronton ce principe de majorité – la condition citoyenne. Cette barricade, ou ce qu'il en reste,

se visite aujourd'hui comme un site antique, une curiosité – tant la médicalisation de la vie semble s'être irréversiblement incorporée au procès de la civilisation lui-même...

Désormais, donc, une petite décennie après la disparition d'Illich, nous ne pouvons plus résister à la médicalisation de la société, à la médicalisation de la vie que *de l'intérieur même* de ce processus général, tel qu'il apparaît comme irréversible et serti dans le procès de la civilisation. Nous pouvons, par exemple, résister à la surconsommation de médicaments, pour notre compte personnel – mais toujours en dialogue avec notre médecin traitant ; nous pouvons partager les jugements critiques qui ont été portés sur la prise en charge par l'autorité sanitaire de l'alerte H1N1 en 2009, mais nous n'irons pas renoncer pour autant à nous faire vacciner contre la grippe, si nous avons atteint un certain âge, lors de la prochaine campagne hivernale ; et même si nous ne sommes pas tout à fait convaincus de la fiabilité des tests destinés à renforcer la prévention des cancers du côlon, de la prostate et du reste – nous les faisons. Nos gestes de résistance au pan-médicalisme d'époque sont devenus circonspects, modiques, retenus. Adieu, camarade Illich ! ■

■
1. Ivan Illich, *Némésis médicale, l'expropriation de la santé*, Points-Seuil, 1975.

« Nous ne pouvons plus résister à la médicalisation de la société. »